

Négation, polarité, asymétrie et événements

Jacques Moeschler

Département de linguistique

Université de Genève

Jacques.Moeschler@lettres.unige.ch

www.unige.ch/lettres/linge/moeschler/

Abstract

This paper is devoted to the effect of negative polarity on presuppositions and scalar implicatures, negative quantifiers and negative events. The main thesis is that the semantics of negation, depending on its scope, do not cover all the properties and relations of the sentence meaning. When ordinary negation is used, it does not touch the presupposition whereas when negation is metalinguistics, it either asserts or negates the proposition, and either asserts or negates its implication. When negation is used with a negative particular (down-bounded quantifier), it preserves its negative scalar up-bounded implicature. Finally, when used with an event, negation preserves the relational domain of the semantics of event, i.e. its temporal (directional) inference. These properties of negation contrast with the complement function of logical negation.

1. Introduction

Les études sémantiques sur la négation se sont principalement centrées sur des questions liées aux propriétés logiques de la négation, notamment le comportement de la négation sur les présuppositions et les implicatures conversationnelles (Kempson 1975, Wilson 1975, Horn 1989, Burton-Robert 1989, Carston 2002, etc.). Les questions de polarité ne sont intervenues que récemment, principalement dans la littérature anglo-saxonne à partir des travaux de Ladusaw, notamment sur le problème de la concordance négative (*negative concord*), phénomène syntaxique et sémantique crucial pour l'anglais (Ladusaw 1996), comme le montre le contraste entre (1), (2), (3) et (4) :

- (1) I don't know any generativist linguist.
- (2) ? I don't know no generativist linguist.
- (3) * I don't know some generativist linguist.
- (4) I know no generativist linguist.

Le français ne possède pas l'équivalent de la concordance négative¹, mais possède en revanche un très grand nombre d'expressions ou *items à polarité négative* (IPN), à savoir d'expressions qui ne peuvent intervenir que dans des contextes négatifs². La notion de contexte négatif est certes complexe, mais on admet généralement que les items à polarité négative, par exemple *lever le petit doigt*, ne peuvent apparaître qu'avec (i) la négation syntaxique, (ii) un mot négatif, (iii) l'interrogation ou (iv) la conditionnelle avec *si*, comme le montrent les exemples (5) et (6) :

- (5) a. Marie n'a pas levé le petit doigt pour m'aider.
- b. Personne n'a levé le petit doigt pour m'aider.
- c. Est-ce que quelqu'un lèverait le petit doigt pour m'aider ?
- d. Si Marie levait le petit doigt pour m'aider, je m'en sortirais.

¹ La concordance négative est restreinte en français aux mots négatifs (cf. Déprez 1997 et 2003), comme dans *Personne n'a rien dit à personne VS *Personne a dit quelque à quelqu'un*.

² Un comptage rapide des expressions listées dans le *Dictionnaire des expressions et des locutions figurées du français* (les usuels du Robert), pour les entrées A, B et C, montre qu'au moins une entrée lexicale sur dix contient une expression négative.

- (6) a. * Marie a levé le petit doigt pour m'aider.
 b. * Quelqu'un a levé le petit doigt pour m'aider.
 c. * Quelqu'un lèverait le petit doigt pour m'aider.
 d. ?? Marie lève le petit doigt pour m'aider et je m'en sors.

Ces expressions n'ont pas simplement la propriété de ne pouvoir apparaître que dans un contexte négatif : elles ont aussi, étant donné qu'elles ont pour la plupart les propriétés des expressions figées, un sens d'une part non compositionnel et d'autre part non communicable par une autre expression.

En effet, on remarquera que *ne pas lever le petit doigt* ne peut recevoir de modifications, par exemple du déterminant, du nom ou du verbe, ni subir des transformations de mouvement (extraposition, clivage, passif, ou pronominalisation) :

- (7) a. # Marie n'a pas soulevé le petit doigt.³
 b. # Marie n'a pas levé son petit doigt.
 c. # Marie n'a pas levé le grand doigt.
 (8) a. # Marie l'a levé, le petit doigt.
 b. # C'est le petit doigt que Marie a levé.
 c. # Le petit doigt a été levé par Marie.
 d. # Marie l'a levé.

Le caractère non compositionnel des IPN est donc l'une de leurs propriétés les plus importantes. Mais les propriétés associées à la polarité négative ne se limitent pas aux IPN figées. Quelques exemples, tirés d'usages non ordinaires du langage (discours publicitaire), illustrent de manière claire l'une des propriétés importante des énoncés négatifs et de la polarité négative, i.e. le *contraste* :

- (9) Pas à vendre. (sur la lunette arrière d'une voiture en stationnement, publicité pour une voiture)
 (10) Le meilleur lit sur terre n'est pas sur terre. (publicité pour une compagnie d'aviation, avec photo d'un lit de classe affaire)
 (11) N'oubliez pas de rater Milan AC-Liverpool pour le départ de Gérard. (affiche dans la cafétéria d'une entreprise, publicité pour une chaîne de télévision sportive)
 (12) Vous ne reviendrez jamais vers votre TV ordinaire. (publicité pour un écran TV plat)

Dans tous ces exemples, les implicatures communiquées ne fonctionnent pas comme l'inverse des implicatures des énoncés positifs dont ils sont l'écho :

- (13) À vendre.
 (14) Le meilleur lit sur terre est sur terre.
 (15) Ne ratez pas Milan AC-Liverpool.
 (16) Vous reviendrez à votre TV ordinaire.

En effet, (9) a comme implicature (17), (10) implicite (18), idem pour (11)-(19), (12)-(20) :

- (17) Aucun propriétaire de la voiture X ne veut s'en débarrasser
 (18) Le meilleur lit n'est pas où vous pensez
 (19) Il n'y a pas que le foot dans la vie
 (20) La qualité d'un écran plat n'est pas comparable à celle d'une TV ordinaire

Le contraste n'est donc pas la seule propriété des énoncés négatifs : la polarité négative implique une asymétrie fondamentale entre le contenu des énoncés négatifs et le contenu de leurs correspondants positifs, lorsqu'ils existent⁴.

³ # est utilisé pour indiquer un changement de sens (ici c'est le sens littéral, compositionnel et non idiomatique qui est obligatoire).

⁴ Une des propriétés des langues naturelles est en effet l'asymétrie de polarité : un énoncé positif peut être transformé en énoncé négatif, mais tout énoncé négatif n'a pas nécessairement de correspondant positif. L'exception à ce principe concerne les expressions à polarité positive (*c'est du propre*), certaines

L'asymétrie de la négation semble donc être sa propriété fondamentale. Cet article a pour but d'illustrer les implications de l'asymétrie de la négation sur un certain nombre de questions traditionnellement liées à la négation, qui n'ont malheureusement pas reçu de réponse satisfaisante, que ce soit d'un point de vue sémantique ou pragmatique. Nous aborderons successivement la question des présuppositions, des quantificateurs et des mots négatifs et des énoncés négatifs d'événements, dont le statut aspectuel est généralement associé aux états. La thèse que nous défendrons dans cet article est la suivante : les propriétés liées à la polarité négative modifient radicalement le contenu sémantique des énoncés négatifs et leurs propriétés référentielles. Plus précisément, nous montrerons que (i) la négation n'est pas une opération de complémentarité, ni de contraste sémantique ; (ii) la négation a pour fonction l'expression de situations et de propriétés qui ne peuvent faire l'objet d'explicitations ; (iii) la fonction de la négation se situe essentiellement au niveau des implicatures qu'elle déclenche.

2. Négation, présupposition, implication et implicature

Rappelons l'origine du problème de la négation sur les présuppositions. Le problème est un problème de logique des propositions, qui a été formulé par Frege (1882/1971) et a conduit à introduire deux manières de signifier, par assertion et par présupposition. La question à l'origine du problème est la suivante (Horn 1996). Une phrase subordonnée relative n'est pas pour Frege une pensée complète et sa référence une valeur de vérité, mais un individu, ce que montre l'identité des valeurs de vérité de (21) et (22) :

(21) Celui qui a découvert la forme elliptique des orbites planétaires est mort dans la misère.

(22) Kepler est mort dans la misère.

En d'autres termes, *celui qui a découvert la forme elliptique des orbites planétaires* n'est pas une proposition (une pensée complète) dont la référence serait une valeur de vérité, mais une description dont la référence est un individu, en l'occurrence Kepler.

La démonstration de Frege (cf. Moeschler & Reboul 1994, 226) est la suivante : la pensée désignée par le nom de Kepler (*le nom Kepler dénote un individu*) n'est pas contenu dans le sens de la proposition Kepler est mort dans la misère, car si tel était le cas, la négation de (22) serait la négation d'une conjonction, équivalente logiquement à la disjonction de deux négations. Si *K* vaut pour (22) est *non-K* pour sa négation (23a), et si *P* et *Q* correspondent respectivement aux propositions *Kepler est mort dans la misère* et *le nom Kepler désigne un individu*, alors (23a) devrait être équivalent à (23b), en fonction de l'équivalence donnée par (23c) :

(23) a. Kepler n'est pas mort dans la misère.

b. Kepler n'est pas mort dans la misère ou le nom Kepler ne dénote pas un individu.

c. $\text{non}(P \text{ et } Q) \leftrightarrow \text{non-}P \text{ ou } \text{non-}Q$

Manifestement, ce que signifie (23a) n'est pas (23b), mais (24) :

(24) a. $\text{non-}P \text{ et } Q$

b. Kepler n'est pas mort dans la misère et le nom Kepler dénote un individu

Cette analyse est l'analyse classique de la présupposition : Frege en a tiré la conséquence que les propositions *P* (*Kepler est mort dans la misère*) et *Q* (*le nom Kepler dénote un individu*) n'ont pas le même statut : *P* est asserté en (22) et nié en (23a), *Q* est présupposé en (22) et en (23a).

La conséquence la plus importante de cette analyse tient au fait que la négation ne touche pas les présuppositions et n'affecte que le contenu posé ou asserté de la phrase énoncée. Si l'on

expressions idiomatiques (*les carottes sont cuites*), les proverbes (*qui trop embrasse mal étreint*), certaines métaphores figées (*Max est un bulldozer*), comme le montre le changement de sens (compositionnel) de leurs correspondants positifs ou leur caractère anomal ou agrammatical : **Ce n'est pas du propre*, *Les carottes ne sont pas cuites*, ?? *Qui n'embrasse pas trop n'étreint pas mal*, ? *Max n'est pas un bulldozer*).

fait le bilan des propriétés de la négation, nous voyons que la négation, outre la polarité et le contraste, a une propriété positive : elle touche uniquement la proposition et pas ses présuppositions.

Ce tableau est malheureusement un peu court et simpliste, car la négation peut s'attaquer aux présuppositions d'une part, mais aussi à un type de contenu proche (dit non vériconditionnel) que sont les implicatures conversationnelles : en d'autres termes, la négation, dans son emploi *métalinguistique*, annule les présuppositions :

(25) Le roi de France n'est pas chauve, puisqu'il n'y a pas de roi de France.

(26) Jean ne regrette pas d'avoir échoué à son examen, puisqu'il a réussi.

Dans ces deux exemples, les présuppositions (27a) et (28a), respectivement impliquées par (27b et c) et (28b-c), sont annulées par la négation :

(27) a. Il existe un unique roi de France.

b. Le roi de France est chauve.

c. Le roi de France n'est pas chauve.

(28) a. Jean a échoué à son examen.

b. Jean regrette d'avoir échoué à son examen.

c. Jean ne regrette pas d'avoir échoué à son examen.

Mais le comportement de la négation est ici particulier et ne peut être expliqué par les propriétés de polarité, de contraste et de domaine propositionnel que nous avons associées à la négation : la négation ne nie pas la seule proposition exprimée, mais aussi sa présupposition, comme le montre l'analyse de (26) donnée en (29) :

(29) a. Jean ne regrette pas d'avoir échoué et Jean n'a pas échoué.

b. non-P et non-Q, où P = Jean regrette d'avoir échoué, Q = Jean a échoué

L'emploi métalinguistique de la négation est malheureusement rendu plus complexe avec le cas des implicatures conversationnelles, notamment les implicatures scalaires. On admet généralement qu'un énoncé comme (30a) implique (30b) et implicite (30c), sur la base du principe des implicatures scalaires données en (31) :

(30) a. Anne a trois enfants.

b. Anne a deux enfants.

c. Anne n'a pas quatre enfants (elle a exactement trois enfants)

(31) Si les expressions F et f constituent une échelle quantitative $\langle F, f \rangle$, où F est le terme fort et f le terme faible, alors

(i) $F \rightarrow f$ (F implique vériconditionnellement f)

(ii) $f \gg \text{non-F}$ (f implique scalairement non-F)

La question cruciale est de savoir ce que fait la négation dans le contexte d'une expression scalaire. Là aussi, la négation peut être ordinaire ou descriptive, ou contradictoire ou métalinguistique, comme le montrent les contrastes (b)-(c) des phrases négatives (a) en (32)-(34) :

(32) a. Anne n'a pas trois enfants.

b. Anne n'a pas trois enfants, elle en a deux.

c. Anne n'a pas trois enfants, elle en a quatre

(33) a. Je n'aime pas le café.

b. Je n'aime pas le café, je le déteste.

c. Je n'aime pas le café, je l'adore

(34) a. Anne n'a pas lu quelques livres de Chomsky.

b. Anne n'a pas lu quelques livres de Chomsky, elle en a lu un seul.

c. Anne n'a pas lu quelques livre de Chomsky, elle a lu tous les livres de Chomsky.

Dans les phrases (a), *non-P(x)* signifie moins que *P(x)*, ce qu'explicitent les phrases (b). En revanche, dans les phrases (c), *non-P(x)* implique *P(x)* et *Q(x)*, où $\langle Q, P \rangle$ constituent une échelle quantitative. Prenons l'exemple de (32c) et détaillons ce que cette phrase signifie :

(35) P = Anne a trois enfants, Q = Anne a quatre enfants

(i) $(non-P, Q) \rightarrow (P \text{ et } Q)$

(ii) $(Q) \gg non-R$, où $\langle R, Q, P \rangle$ constitue une échelle quantitative (R = Anne a 5 enfants, Q = Anne a 4 enfants, P = Anne a 3 enfants)

En d'autres termes, (32c) implique la proposition niée (P) et la proposition correctrice (Q), et Q implicite $non-R$ (R = Anne a cinq enfants). Le même raisonnement vaut avec (33) et (34), où $(non-P, Q)$ implique $(P \text{ et } Q)$, mais il n'y a pas d'implicature scalaire associée à $(non-P, Q)$, étant donné que Q n'est pas inférieurement lié à un R quelconque (Q annule l'implicature $P \gg non-Q$)⁵.

Quelle conclusion pouvons-nous tirer de ce paragraphe ? Trois conclusions émergent de notre raisonnement ;

- i. La négation descriptive ne touche pas les présuppositions : la polarité négative n'est donc pas complète.
- ii. La négation métalinguistique d'une présupposition touche à la fois l'assertion et la présupposition : dire $non-P$ en voulant dire *il n'est pas possible d'affirmer P* nie à la fois P et sa présupposition Q . La polarité négative est donc complète.
- iii. La négation métalinguistique d'une implicature scalaire ne nie pas la proposition, mais l'implique : dire $non-P, Q$ en voulant dire *il n'est pas possible d'affirmer P* implique P et Q . La polarité négative est donc nulle.

Nous pouvons résumer cela par le tableau suivant, où \checkmark signifie « vérifié » et \times « annulé » :

	Assertion	Présupposition	Implication	implicature
Négation descriptive	$non-P \checkmark$	$Q \checkmark$	$Q \checkmark$	—
Négation métalinguistique 1	$non-P \checkmark$	$non-Q \checkmark$	$non-Q \checkmark$	—
Négation métalinguistique 2	$non-P \times$	—	$P \text{ et } Q \checkmark$	$non-Q \times$

La conclusion est que seule la négation métalinguistique 1 (d'une présupposition) est complètement négative (sa polarité est complète). La négation descriptive implique la présupposition, alors que la négation métalinguistique 2 (d'une implicature) implique la proposition niée (P) et la contradictoire de son implicature scalaire (Q). En d'autres termes, la négation laisse des trous, elle ne couvre pas tous les aspects du contenu des phrases. Nous allons voir que le même principe s'applique aux quantificateurs et aux événements.

⁵ Cf. Gazdar (1979) pour un traitement formel des implicatures scalaires. Cf. Levinson (1983) et (2000) pour une application systématique dans le cadre de la théorie des implicatures conversationnelles généralisées.

3. Négation et quantificateurs

Dans ses travaux sur la négation, Larry Horn (Horn 1985, 1989, 1996, et pour une synthèse 2004) a montré un phénomène remarquable des langues naturelles : alors qu'il y a des mots pour les quantificateurs exprimant les propriétés A (universaux positifs), I (particuliers positifs), E (universaux négatifs), il n'y a pas de mots pour les particuliers négatifs (O), comme le montre le fameux carré des oppositions tiré de Horn (2004, 11) :

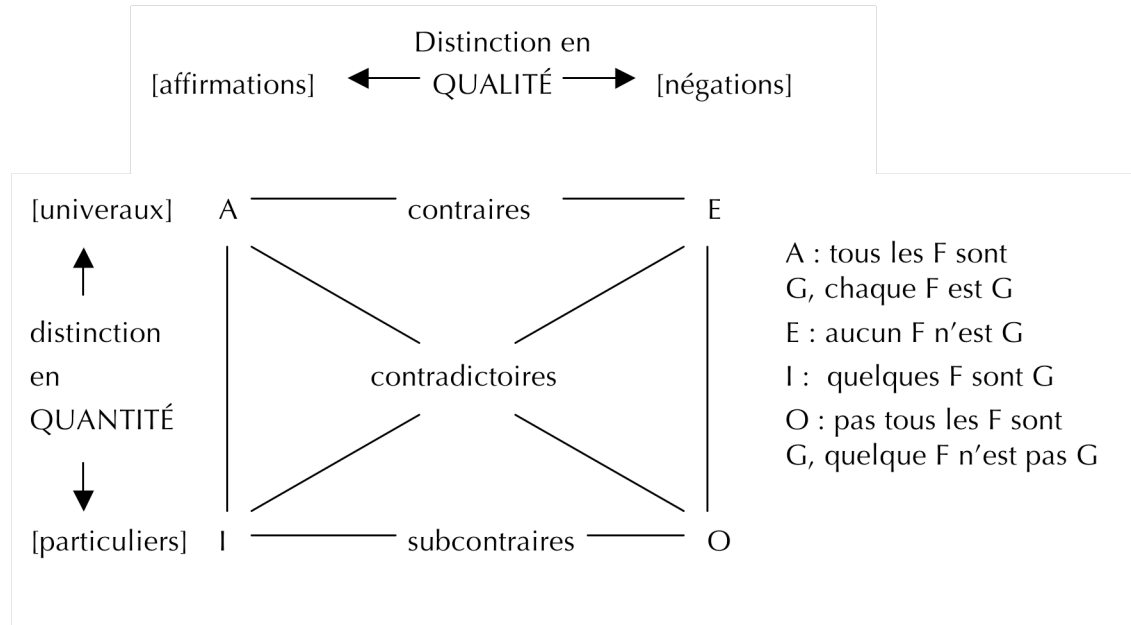


Figure 1 : *Le carré des oppositions*, Horn (2004, 11)

Le principe mis à jour par Horn est universel : aucune langue au monde ne contient une expression pour O. Le français contient les quantificateurs suivants :

- pour A : *chaque, tous*
- pour I : *quelques*
- pour E : *aucun*
- pour O : \emptyset

Les relations entre A, I, E et O sont les suivantes :

- A–E : relation contraire : *tous les F sont G* et *aucun F n'est G* ne peuvent pas être vrais ensemble, mais peuvent être faux ensemble : par exemple, il peut être faux à la fois que tous les linguistes connaissent la logique et qu'aucun linguiste ne connaît la logique (il suffit qu'il y ait un linguiste qui ne connaisse pas la logique et qu'un linguiste connaisse la logique, ce qui n'est pas incompatible).
- A–O et I–E : relation de contradiction : *quelques linguistes connaissent la logique* (I) est contradictoire avec *aucun linguiste ne connaît la logique* (E) (si l'une de ces propositions est vraie, alors l'autre est fausse, et inversement) ; de même, *tous les linguistes connaissent la logique* (A) est contradictoire avec *pas tous les linguistes ne connaissent la logique* ou avec *quelques linguistes ne connaissent pas la logique* (O).
- A–I et E–O : relation subalterne (implication) : A implique I (*tous les linguistes connaissant la logique* implique *quelques linguistes connaissent la logique*, de même que *aucun linguiste ne connaît la logique* implique *pas tous les linguistes ne connaissent la logique*).
- I–O : relation subcontraire : I et O ne peuvent pas vraies ensemble ; *quelques linguistes connaissent la logique* et *quelques linguistes ne connaissent la logique* ne

peuvent pas être simultanément vrais : I implique qu'au moins un linguiste connaît la logique, ce qui est faux de O.

L'observation de Horn est la suivante : l'affirmation de l'un des subcontraires (I ou O) implicite-Q⁶ la négation de l'autre. Ainsi, *quelques linguistes connaissent la logique* implicite-Q la négation de *quelques linguistes ne connaissent pas la logique*. Horn donne comme exemple en (36) :

- (36) a. Quelques hommes sont chauves.
b. Quelques hommes ne sont pas chauves.

Selon Horn, (36a) diffère de (36b) au niveau de ce qui est dit (*explicature* chez Wilson & Sperber 2004), c'est-à-dire au niveau de leurs conditions de vérité, mais pas au niveau de ce qui est communiqué (*implicature*) : dans les deux cas, (36) communique (37) :

- (37) Quelques hommes sont chauves et quelques hommes ne sont pas chauves.

Voici maintenant la conjecture de Horn :

Conjecture de Horn

Les langues ont tendance à ne pas lexicaliser les valeurs complexes.

La prédiction que tire Horn est dès lors la suivante :

Prédictions de la conjecture de Horn

- a. *quelques ... ne...pas* ne sera pas lexicalisé (**nitous*)
b. *pas toujours* ne sera pas lexicalisé (**nitoujours*)
c. *pas les deux* ne sera pas lexicalisé (**nideux*)
d. *pas...et* ne sera pas lexicalisé (**niet*)
e. etc.

Le tableau suivant explicite, pour l'anglais et le français, les trous lexicaux de O :

A		I		E		O	
fr.	angl.	fr.	angl.	fr.	angl.	fr.	angl.
<i>tous</i>	<i>all</i>	<i>quelques</i>	<i>some</i>	<i>aucun</i>	<i>no</i>	* <i>nitous</i>	* <i>nall</i>
<i>toujours</i>	<i>always</i>	<i>quelquefois</i>	<i>sometimes</i>	<i>jamais</i>	<i>never</i>	* <i>nitoujours</i>	* <i>nalways</i>
<i>les deux</i>	<i>both</i>	<i>l'un</i>	<i>one (of them)</i>	<i>ni l'un ...ni l'autre</i>	<i>neither</i>	* <i>nideux</i>	* <i>noth</i>
<i>et</i>	<i>and</i>	<i>ou</i>	<i>or</i>	<i>ni</i>	<i>nor</i>	* <i>niet</i>	* <i>nand</i>

L'analyse de Horn est intéressante, car elle montre de manière convaincante les trous lexicaux associés au paradigme négatif : il y a donc des mots négatifs pour les universaux (*aucun, jamais, ni l'un...ni l'autre, ni*), mais pas pour les particuliers négatifs.

Du point de vue observationnel, la conjecture de Horn est correcte. La question que l'on est en droit de se poser est de savoir *si elle est adéquate du point de vue descriptif et du point de vue explicatif*. Dans ce qui suit, j'aimerais montrer que ce n'est malheureusement pas le cas, et donc que la conjecture de Horn perd une grande partie de son intérêt.

Quels sont les problèmes liés à la conjecture de Horn ? Elle est d'une part basée sur la distinction entre deux types de contenus, les contenus vériconditionnels (ce qui est dit) et les contenus non vériconditionnels (implicatures scalaires ou quantitatives), et d'autre part sur la notion d'implicature scalaire. Si l'on peut montrer que la distinction entre contenus vériconditionnels et non vériconditionnels ne tient pas, de même que la notion d'implicature

⁶ Implique-Q signifie implicite quantitativement (par implicature scalaire) : on rappelle que dans une échelle quantitative <F, f>, F implique f et f implicite-Q non-F.

scalaire⁷, alors une grande partie de l'intérêt de la conjecture de Horn tombe. Enfin, la conjecture de Horn, dans son contenu, et non dans ses prédictions, fait référence au principe de fidélité (*faithfulness*) de la théorie de l'optimalité ne peut s'appliquer que sur des contenus simples (et non complexes), sans que la notion de contenu complexe soit précisée.⁸

Le premier argument concerne la distinction entre ce qui est dit et ce qui est implicite. Dans le carré des oppositions, A implique I, comme E implique O, ces relations étant vériconditionnelles. Pour la colonne gauche des affirmations, la relation est évidente, étant donné que, logiquement, *tous les x sont F* implique *quelques x sont F* ($\forall xFx \rightarrow \exists xFx$). Pour les négations, les choses sont plus complexes à représenter, mais la relation logique d'implication fonctionne aussi : *aucun x n'est F* implique *quelques x ne sont pas F* ($\neg\exists xFx \rightarrow \exists x\neg Fx$). Le problème qui se pose maintenant est de savoir s'il est vrai que I et O sont identiques du point de vue de leurs implicatures scalaires, alors qu'ils ont des conditions de vérité différentes. Ce dernier point n'est pas contestable, puisque les particuliers d'une affirmation et les particuliers d'une négation ne peuvent pas correspondre à des formules identiques du point de vue de leurs conditions de vérité : $\exists xFx$ n'a manifestement pas les mêmes conditions de vérité que $\exists x\neg Fx$, comme le montre la négation (c'est ce que dit le terme de *subcontraire*). Le point crucial concerne donc les implicatures.

Peut-on dire que les implicatures de $\exists xFx$ et de $\exists x\neg Fx$ sont identiques ? L'argument donné par les implicatures de (36) en (37) semble le confirmer, mais les choses se compliquent si l'on prend en compte la définition technique des implicatures scalaires. Techniquement, les implicatures scalaires sont des expressions inférieurement liées à la négation des expressions supérieurement liées. Cela voudrait donc dire que d'une part que, pour les affirmations, $\exists xFx$ (I) implique scalairement $\neg\forall xFx$ (non-A), et que d'autre part $\exists x\neg Fx$ (O) implique scalairement $\neg\neg\exists xFx$, à savoir $\exists xFx$ (non-E). Ces résultats sont-ils corrects par rapport à (37) ? Reprenons les exemples suivants :

- (38) Tous les linguistes connaissent la logique.
- (39) Quelques linguistes connaissent la logique.
- (40) Pas tous les linguistes connaissent la logique.
- (41) Aucun linguiste ne connaît la logique.
- (42) Quelques linguistes ne connaissent pas la logique.
- (43) Il est faux qu'aucun linguiste connaît la logique.

Pour les affirmations, les résultats sont corrects : (39) est impliqué par (38) et implique (40). Pour les négations, le même résultat vaut, mais de manière plus complexe : (41) implique (42) et (42) implique (43). La question est de savoir si les implicatures scalaires de I et de O ont les mêmes propriétés, à savoir peuvent être annulées :

- (44) Quelques linguistes, et en fait tous, connaissent la logique.
- (45) Quelques linguistes, et en fait tous, ne connaissent pas la logique.

Apparemment, (44) implique (38), à savoir A, et (45) implique (41), à savoir E. La notion d'implicature scalaire semble donc être pertinente. Mais peut-on dire, comme l'affirme Horn avec l'exemple (36) et son implicature (37), que les implicatures scalaires de (39) et de (42) sont les mêmes. Ce qu'implique (39) c'est (46), de même que (42) implique (47) :

- (46) Quelques linguistes ne connaissent pas la logique.
- (47) Quelques linguistes connaissent la logique.

Ces deux énoncés n'ont pas la même signification, même si elles peuvent avoir les mêmes conditions de vérité : en effet, (47) implique (46), comme (46) implique (47). Peut-on dire alors

⁷ Rappelons que la notion d'implicature scalaire est liée à celle d'échelle quantitative, cf. note 6.

⁸ « Languages tend not to lexicalize complex values that need not to be lexicalised » (Horn 2004, 11).

que (36) implicite scalairement (37), ce qui voudrait dire par exemple qu'à la fois (39) et (42) implicent chacun (48) :

(48) Quelques linguistes connaissent la logique et quelques linguistes ne connaissent pas la logique.

Le problème de cette interprétation est double ; d'une part l'implicature scalaire reçoit une lecture conjonctive, qui n'est pas la lecture spécifique⁹ ; d'autre part, elle met sur le même pied affirmations et négations, en laissant entendre que le calcul des implicatures scalaires des affirmations est le même processus que le calcul des implicatures scalaires des négations, mais surtout en faisant comme si les négations formaient une échelle quantitative. Or nous avons vu que si pour les affirmations une telle échelle existe, ce n'est pas le cas pour les négations. (49a) est une échelle scalaire, mais ce n'est pas le cas de (49b)¹⁰ :

- (49) a. <tous, quelques>
b. <aucun, quelques...ne...pas>

En d'autres termes, les implicatures des termes positifs (affirmations) ne fonctionnent pas de la même manière que les implicatures des termes négatifs (négations). On peut sur ce point se demander si de telles implicatures ont besoin d'être tirées, étant donné que le traitement de *pas tous les X* ou de *quelques X ne...pas* sont suffisamment complexes pour ne pas donner lieu à des implicatures scalaires, par définition négatives.

A fortiori, le même raisonnement peut être appliqué à toutes les expressions complexes intervenant dans la positions O, à savoir *pas toujours, pas les deux, pas...et*, etc.

J'aimerais terminer ce paragraphe en donnant une lecture différente de celle de Horn et en faisant intervenir un argument tiré de la théorie de l'optimalité (Kragger 1999, Archangeli & Langendoen 1997, Barbosa et al. (eds) 1998). Dans le cadre de la théorie de l'optimalité, les langues naturelles obéissent à deux contraintes principales, dont l'effet est de contrebalancer l'autre : la contrainte de fidélité (*faithfulness*) et la contrainte de marquage (*markedness*). La meilleure illustration de ces deux contraintes est d'une part le système phonologique d'une langue comme le français, qui a développé un système vocalique hypercomplexe, avec quelques quinze voyelles, privilégiant ainsi le contraste lexical, et le système orthographique, toujours en français, conservant certaines traces de l'origine latine lorsque l'évolution phonétique a écrasé la structure syllabique des mots (Walter 2004) :

- (50) a. uermis > ver
b. uersus > vers
c. uiridis > vert
d. uitrum > verre
e. uarius > vair tous prononcés [vER]

D'un autre côté, la contrainte de marquage permet de préférer un système de formes non marquées, lorsque le contraste n'est pas nécessaire. L'hypothèse que l'on peut faire, qui est une version amendée de la conjecture de Horn, consiste à dire que la contrainte de fidélité gagne sur la contrainte de marquage pour les expressions quantitatives positives, alors que c'est l'inverse pour les expressions négatives. En d'autres termes, seul le terme négatif fort est lexicalisé, alors que le terme négatif faible ne l'est pas. Notre explication n'est pas qu'une telle lexicalisation n'est **pas nécessaire**, mais qu'elle n'est **pas possible** pour des raisons liées à leur contenu. L'existence de telles expressions supposerait, parallèlement aux expressions faibles négatives, le déclenchement d'une implicature scalaire, à savoir d'une implicature dont le contenu serait plus spécifique que son contenu logique ou vériconditionnel (compatible avec le sens de l'expression forte). Or si un tel contraste n'existe pas, c'est qu'il n'y a pas lieu de

⁹ On se rappellera que la lecture par implicature est toujours plus spécifique que la lecture logique : *quelques X* implicite *pas tous les X* (lecture par implicature) VS *quelques X* est compatible avec *tous les X* (lecture logique).

¹⁰ Cela tient au fait que les échelles quantitatives contiennent des expressions (lexèmes).

donner les moyens de tirer une telle implicature difficile ou impossible à tirer. Notre conjecture (conjecture de Horn revisitée) peut se formuler dès lors de la manière suivante :

Conjecture de Horn revisitée

Ne lexicalisez que les concepts dont les spécifications sont calculables, i.e. pertinents.¹¹

En d'autres termes, les trous lexicaux intervenant dans la position O ont pour cause l'absence de rendement efforts cognitifs-effets cognitifs dans le calcul des explicatures (spécifications) des expressions faibles négatives. La question ici n'est pas de savoir si une langue peut ou ne peut pas exprimer tel concept, par exemple le concept de *quelques X ne...pas*, mais de savoir si une telle expression serait pertinente du point de vue du traitement linguistique (*parsing*) et de la communication. Notre conjecture répond par la négative, ce qui encore une fois montre le caractère asymétrique des expressions négatives dans les langues naturelles.

Ce paragraphe avait pour but de montrer un phénomène inverse de celui des deux précédents : les expressions négatives ne se forment dans les langues naturelles que lorsqu'elles peuvent jouer un rôle au niveau de ce qui est dit et au niveau de ce qui est implicite. Manifestement, les particuliers négatifs ne satisfont pas ce critère, et n'ont pas besoin d'être lexicalisés.

4. Négation et événements

Le dernier phénomène associé à la négation et à la polarité négative tient au statut événementiel des énoncés négatifs. Dans sa thèse sur la référence temporelle, Saussure (2000) montre deux phénomènes intéressants des énoncés négatifs d'événements. Le premier phénomène est lié à l'effet de la négation sur un phénomène courant lié aux événements, l'ordre temporel (cf. Moeschler 1998, 1999, 2000a, 2000b, 2000c, 2005 pour une approche globale du phénomène de l'ordre temporel) : l'ordre temporel est bloqué par les énoncés négatifs, comme le montre l'opposition entre (51a) et (51b) :

- (51) a. L'avion atterrit. Les passagers descendirent [+OT]
- b. L'avion n'atterrit pas. Les passagers ne descendirent pas [-OT]

L'hypothèse de Saussure (2000, 242) est que la négation bloque l'ordre temporel¹².

L'autre phénomène est lié à un phénomène inverse, associé à ce que Saussure appelle la *négation de rupture*¹³, qui ne produit pas, contrairement à la négation observée (51b), l'annulation de l'ordre temporel. Au contraire, l'effet de la négation de rupture est de conserver les instructions (des temps verbaux, mais aussi des règles conceptuelles) produisant l'ordre temporel (noté [+OT]), comme le montrent les exemples (52) et (53) :

- (52) a. Jacques s'arrêta à la station-service, puis il emprunta l'autoroute. [+OT]
- b. Jacques ne s'arrêta pas à la station service, puis il emprunta l'autoroute. [+OT]
- (53) a. Jacques emprunta l'autoroute, puis s'arrêta à la station-service. [+OT]
- b. Jacques emprunta l'autoroute, puis ne s'arrêta pas à la station-service. [+OT]

La présence du connecteur temporel *puis*, dont l'instruction pragmatique est liée à l'ordre temporel (cf. Kozłowska 1998) montre que *ne pas s'arrêter à la station-service* correspond non à la négation d'un événement, mais à un événement. Comment expliquer ce phénomène, et

¹¹ Nous réinterprétons ici la théorie des implicatures scalaires dans le cadre de la Théorie de la Pertinence, comme l'a fait récemment Carston (1998).

¹² « Hypothèse du blocage (3) : L'opérateur négatif bloque les inférences directionnelles » (*idem*).

¹³ Le terme de négation de rupture est parallèle au concept d'imparfait de rupture, qui produit un effet d'ordre temporel, contrairement aux usages ordinaires de l'imparfait :

- i. Jean entra. Marie téléphonait.
- ii. Jean se précipita dans le compartiment fumeur. Une minute plus tard, le train démarrait.

notamment que la négation ordinaire en (51b) bloque l'effet d'ordre temporel, alors qu'un tel blocage n'a pas lieu en (52) et en (53) ? Cette question est d'autant plus cruciale qu'elle ne reçoit aucune réponse proche de celle donnée aux phénomènes observés précédemment, à savoir la négation métalinguistique et la négation de particuliers.

Pour répondre à notre question, il est important de regarder ce que fait la négation d'événements, non du point de vue de l'ordre temporel, mais de son aspect lexical (classe aspectuelle chez Vendler 1967).

Un événement est, du point de vue conceptuel, une construction mentale complexe, qui peut être décrite à partir d'un certain nombre de propriétés ou d'entrées. Nous allons ici utiliser le cadre de la théorie des représentations mentales (Reboul et al. 1997, Reboul & Moeschler 1998, Reboul 2000 et Moeschler 2000a). Si l'on prend le discours donné en (51a), reprise ici en (54), nous obtenons, en termes de représentations mentales, la description suivante :

(54) L'avion atterrit. Les passagers descendirent.

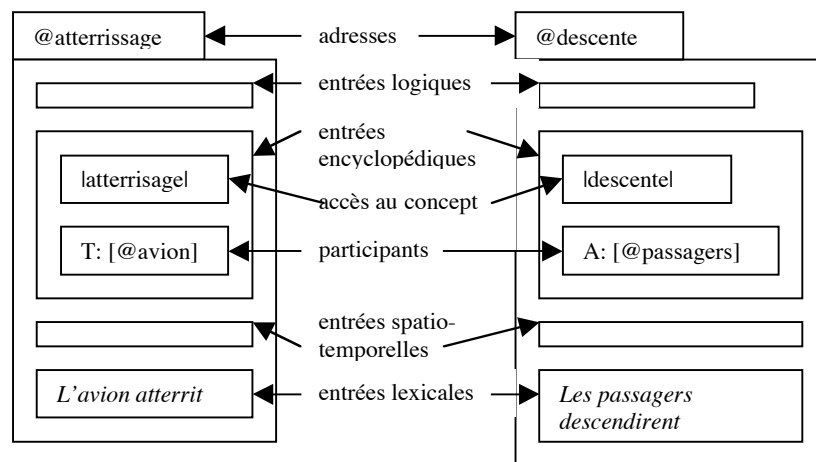


Figure 2 : Description en termes de représentations mentales des deux énoncés de (54)

Les RM-événements sont constituées de différents champs ou entrées : une *adresse* [@...], une *entrée logique*, qui joue un rôle dans les opérations que subissent les RM (groupement et extraction), une *entrée encyclopédique* composée de l'accès au concept et des participants de la RM (T : thème, A : agent), d'une *entrée spatio-temporelle* (indiquant les repères temporels et spatiaux de l'événement), et une *entrée lexicale* qui définit la contrepartie linguistique de l'événement.

Lorsque le discours (54) est produit, un groupement des RM-événements se produit, que l'on peut représenter dans la figure 3, qui introduit une nouvelle entrée, le séquençement, qui indique comment les RM sont reliées temporellement les une aux autres. L'entrée logique de la RM-groupement est partitionnée et connectées aux RM-filles qui la composent.

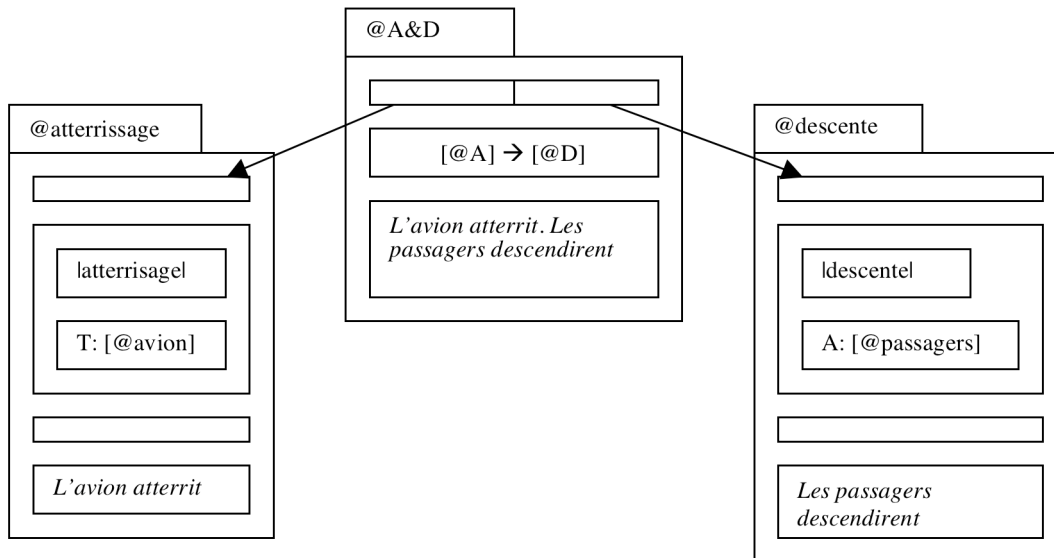


Figure 3 : groupement de RM-événements

La question à laquelle il nous faut maintenant répondre est de savoir ce qui se passe avec les énoncés négatifs, dans le cas de la négation ordinaire (51b) et dans le cas de la négation de rupture (53b). Dans le cas de la négation ordinaire, les deux événements sont négatifs, la négation opérant un changement important de classe aspectuelle. *L\'avion n\'atterrit pas* ne décrit pas un événement, mais un état : par exemple, le samedi 4 juin 2005, à 18h45, à l\'aéroport de Genève, l\'événement ATERRIR(*l\'avion*) ne s\'est pas produit. La négation porte sur l\'événement complet et transforme son statut aspectuel : *l\'avion n\'atterrit pas*, tout comme *les passagers ne descendirent pas*, décrivent des états, l\'état dans lequel sont l\'avion et les passagers, par exemple, l\'avion tourne autour de Genève et les passagers sont toujours dans l\'avion attachés à leurs sièges. Dans ce discours, il y a bien groupement, mais groupement d\'états, comme le montre la représentation donnée dans la figure 4 :

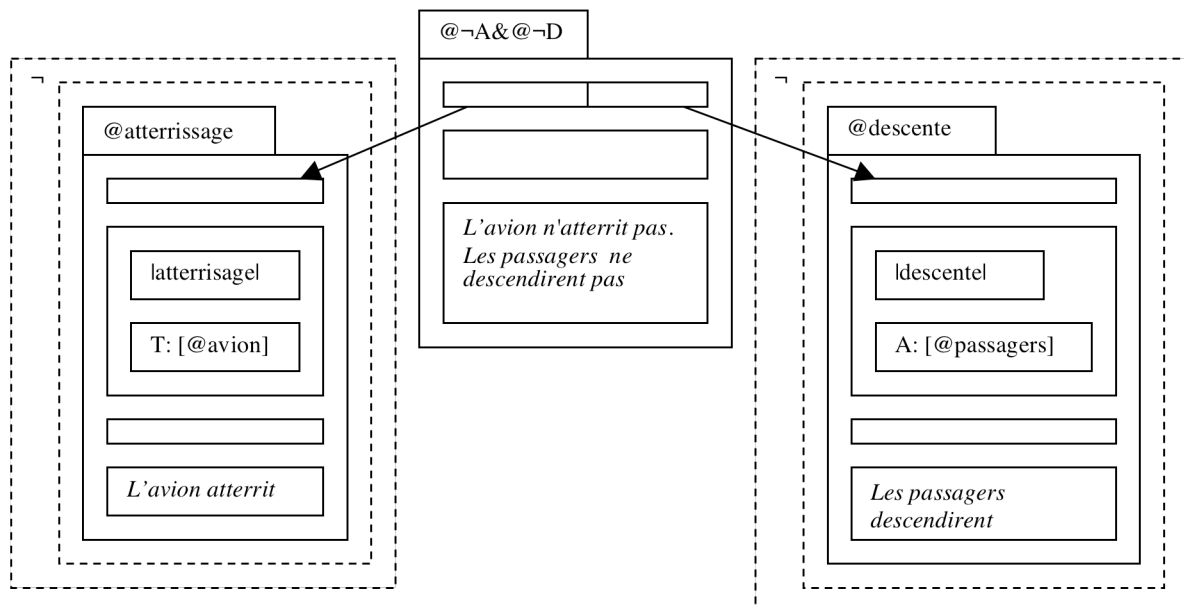


Figure 4 : groupement d\'événements négatifs (états)¹⁴

¹⁴ Cf. Grisvard (2000) pour une proposition d\'analyse des phrase négatives, qui reprend les propositions standard de la DRT et de la SDRT (Kamp & Reyle 1993 et Asher & Lascarides 2003).

Que se passe-t-il maintenant avec une discours comme (55) :

(55) Jacques emprunta l'autoroute, puis ne s'arrêta pas à la station-service.

Dans ce discours, comme le montre le connecteur *puis*, qui relie deux événements, d'une part le groupement va spécifier, dans l'entrée séquençage, l'ordre temporel, et d'autre part l'énoncé négatif n'est pas la description d'un état comme en (51b), mais un événement¹⁵ : la négation y est interne, et ne porte pas, comme dans la figure 4, sur les RM entières d'événement pour changer leur statut ontologique. Voici une représentation de (55), qui ressemble beaucoup plus à la figure 3 qu'à la figure 4 :

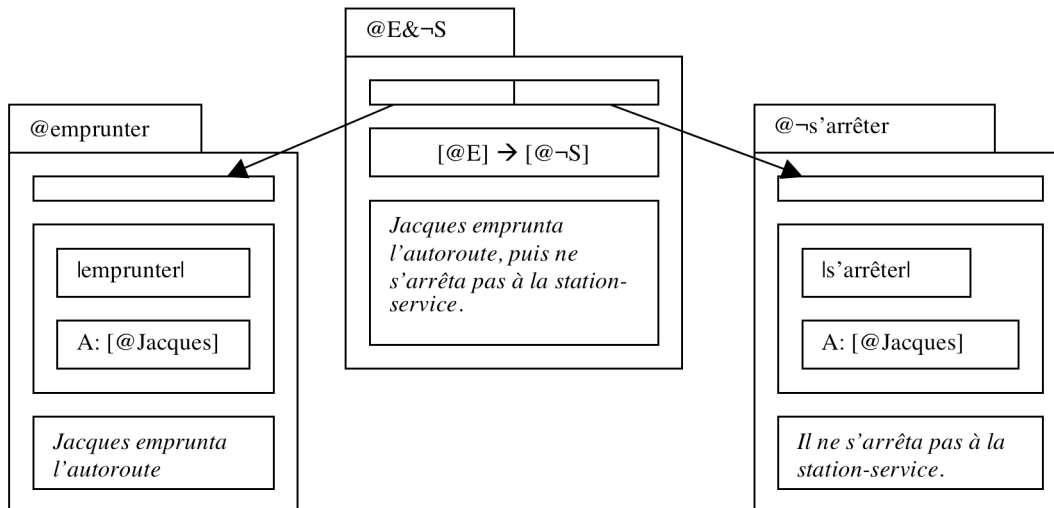


Figure 5 : groupement d'événements positifs et négatifs

La situation représentée par ce dernier exemple est assez percutante et insolite. L'usage de la négation de rupture, avec les événements, est marquée, car elle ne bloque pas l'ordre temporel. Or la condition pour l'ordre temporel est que les entités en relation temporelle soient des événements. La conclusion est que la négation de rupture ne change pas le statut ontologique de l'éventualité, et confirme son statut d'événement. Saussure (2000) donne une version explicite de la différence entre l'interprétation non marquée et l'interprétation marquée de la négation (Saussure 2000, 302) :

« **Hypothèse sur le traitement des phrases négatives (1)**

Sémantiquement, i.e. par défaut, la négation porte sur l'éventualité et sur sa référence temporelle E, et les inférences directionnelles sont bloquées.

Si l'interprétation par défaut est sous-informative, le destinataire réduit la portée de la négation sur l'éventualité seule et maintient le point E comme asserté. Il infère alors l'éventualité la plus susceptible d'être vraie à E. Les inférences directionnelles sont alors librement autorisées en fonction des facteurs habituels (l'énoncé se comporte temporellement comme un énoncé positif). »

Globalement, je pense que cette analyse est correcte, à quelques détails près. D'abord, pour que la distinction entre le niveau sémantique (interprétation par défaut) et le niveau pragmatique (interprétation contrainte), soit correcte, il faut que les processus pragmatiques ne soient que la révision de règle de défaut. Dans une perspective pragmatique inférentielle, comme la théorie de la pertinence, l'interprétation pertinente n'est que le résultat d'un processus d'enrichissement libre, qui peut donner, comme dans le cas de la négation de rupture, à une lecture plus spécifique, qui ne change pas le statut ontologique de l'éventualité. En second lieu, je ne pense pas que ce qui déclenche une interprétation contrainte (dans les termes de Saussure) soit le caractère sous-informatif de l'interprétation par défaut. Clairement,

¹⁵ Par exemple, on peut imaginer que l'événement *ne pas s'arrêter à la station-service* correspond à l'événement *continuer sa route*.

la négation à portée étroite sur les événements est contrainte par des raisons de pertinence : un état ne peut succéder à un événement lorsqu'un connecteur imposant l'ordre temporel intervient ; par exemple, il semble difficile de connecter l'événement *courir pendant une heure* et l'état *être fatigué par puis*, même s'il existe une relation causale entre les deux :

(56) ? Jacques a couru pendant une heure, puis il est fatigué.

En retour, on peut se demander si l'interprétation par portée étroite ne peut pas s'appliquer à (51b), reprise en (57), et produire malgré tout l'interprétation par ordre temporel :

(57) L'avion n'atterrit pas. Les passagers ne descendirent pas.

Le test, encore une fois, est l'insertion possible de *puis* :

(58) L'avion n'atterrit pas, puis les passagers ne descendirent pas.

L'effet d'étrangeté de cet enchaînement tient au fait que contrairement à la version positive, qui fait intervenir la contiguïté temporelle entre les événements d'atterrir et de descendre, le discours négatif en (58) implique une interprétation contiguë, ce qui devient absurde : seul un intervalle temporel peut séparer les deux événements, ce qui est contradictoire avec l'instruction de *puis*, qui commande la contiguïté temporelle.

La conséquence de cette analyse est la suivante : pour qu'une interprétation temporelle de la négation soit possible, il faut que la contrainte contiguïté temporelle de la relation d'ordre temporel ne soit pas contextuellement bloquée. L'interprétation temporelle de la négation (portée étroite) devient alors une condition pour obtenir une interprétation consistante avec le principe de pertinence, à savoir une interprétation produisant au moins un effet cognitif (ici l'ordre temporel) compensant les efforts de traitement (ici l'interprétation événementielle de l'énoncé négatif).

5. Conclusion

Dans cet article, nous avons décrit trois phénomènes liés à la polarité négative : (i) l'effet limité de la négation descriptive sur les présuppositions et les implicatures par opposition à l'effet large de la négation métalinguistique sur les assertions, les présuppositions et les implications de l'énoncé ; (ii) l'absence de particuliers négatifs en contraste avec les particuliers positifs, à l'origine des implicatures scalaires négatives ; (iii) l'effet de portée étroite de la négation des phrases d'événements, annulant l'effet de blocage par défaut des inférences directionnelles (ordre temporel).

La question qui reste à résoudre est de savoir comment expliquer des phénomènes aussi hétérogènes à partir d'une approche unifiée. Une voie d'accès à une telle unification consiste à montrer quels sont les domaines concernés par la sémantique de chacun de ces cas : référence pour la présupposition et les implicatures conversationnelles, ensembles pour les implicatures quantitatives ou scalaires, événements pour la négation de rupture. Mon hypothèse est que c'est une connaissance approfondie de ces domaines qui permettra de déterminer précisément le domaine de portée de la négation et son effet de polarité. En bref, la négation est comme un virus : elle s'attaque à des terrains plus ou moins résistants et produit en conséquence des effets simples ou complexes. Comme en épidémiologie, qui suppose une connaissance aiguë des terrains sur lesquels les virus peuvent être actifs, la linguistique doit pouvoir rassembler ses connaissances pour connaître les effets des éléments qui ont des conséquences non seulement sur la forme, mais surtout sur le sens des expressions. La négation, de ce point de vue, est un virus qui résiste encore à notre connaissance et à notre contrôle.

Bibliographie

- Archangeli D. & Langendoen T. (1997), *Optimality theory. An overview*, Oxford, Blackwell.
- Asher N. & Lascarides A. (2003), *Logics of conversation*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Barbosa P. et al. (eds) (1998), *Is the best good enough ? Optimality and competition in syntax*, Cambridge (MA), MIT Press.

- Burton-Roberts N. (1989), *The limits of the debate*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Carston R. (1998), « Informativeness, relevance and scalar implicatures », in Carston R. & Uchida S. (eds.) 1998. *Relevance Theory Applications and implications*, Amsterdam, John Benjamins, 179-236.
- Carston R. (2002), *Thoughts and utterances. The pragmatics of explicit communication*, Oxford, Blackwell.
- Déprez V. (1997), « A non-unified analysis of negative concord », in Forget D. et al. (eds), *Negation and Polarity. Syntax and semantics*, Amsterdam, John Benjamins, 53-74.
- Déprez V. (2003), « Concordance négative, syntaxe des mots-N et variation dialectale », *Cahiers de linguistique française* 25, 97-118. »
- Frege (1882/1971), *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil.
- Gazdar G. (1979), *Pragmatics. Implicature, presupposition, and logical form*, New York, Academic Press.
- Grisvard O. (2000), *Modélisation et gestion du dialogue oral homme-machine de commande*, Thèse de doctorat, LORIA, Université de Nancy 1.
- Horn L.R. (1985), « Metalinguistic negation and pragmatic ambiguity », *Language* 61, 121-174.
- Horn L.R. (1989), *A natural history of negation*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Horn L.R. (1996), « Presupposition and implicature », in Lappin S. (ed.), *The handbook of contemporary semantic theory*, Oxford, Blackwell, 299-341.
- Horn L.R. (2004), « Implicature », in Horn L. & Ward G., *The handbook of pragmatics*, Oxford, Blackwell, 3-28.
- Kamp H. & Reyle U. (1993), *From discourse to logic*, Dordrecht, Reidel.
- Kempson R. (1975), *Presupposition and the delimitation of semantics*, Cambridge, CUP.
- Kozłowska M. (1998), « Bornage, ténacité et ordre temporel », in Moeschler J. et al., *Le temps des événements. Pragmatique de la référence temporelle*, Paris, Kimé, 221-244.
- Krager R. (1999), *Optimality theory*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Ladusaw W.A. (1996), « Negation and polarity items », in Lappin S. (ed.), *The handbook of contemporary semantic theory*, Oxford, Blackwell, 321-319
- Levinson S.C. (1983), *Pragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Levinson S.C. (2000), *Presumptive meanings. The theory of generalized conversational implicature*, Cambridge (MA), MIT Press.
- Moeschler J. (1992), « Une, deux ou trois négations ? », *Langue française* 94, 8-25.
- Moeschler J. (1997), « La négation comme expression procédurale », in Forget D. et al. (eds), *Negation and Polarity. Syntax and semantics*, Amsterdam, John Benjamins, 231-249.
- Moeschler J. (1998), « Les relations entre événements et l'interprétation des énoncés », in Moeschler J. et al., *Le temps des événements. Pragmatique de la référence temporelle*, Paris, Kimé, 293-321.
- Moeschler J. (1999), « Linguistique et pragmatique cognitive. L'exemple de la référence temporelle », *Le Gré des Langues* 15, 10-33.
- Moeschler J. (2000a), « Le Modèle des Inférences Directionnelles », *Cahiers de Linguistique Française* 22, 57-100.
- Moeschler J. (2000b), « L'ordre temporel dans le discours : le modèle des inférences directionnelles », *Cahiers Chronos* 6, 1-11.
- Moeschler J. (2000c), « L'ordre temporel est-il naturel ? Narration, causalité et temps verbaux », in Moeschler J. & Béguelin M.-J. (éds), *Référence temporelle et nominale*, Berne, Peter Lang, 71-105.
- Moeschler J. (2005), « Connecteurs pragmatiques, inférences directionnelles et représentations mentales », in Molendijk A. & Vet C. (éds), *Temporalité et attitude. Structuration du discours et expression de la modalité*, *Cahiers Chronos* 12, 35-50.
- Moeschler J. & Reboul A. (1994), *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Seuil.
- Reboul A. (2000), « La représentation des éventualités dans la Théorie des Représentations Mentales », *Cahiers de linguistique française* 22, 13-55.
- Reboul A. et al. (1997), *Le projet Cervical. Représentations mentales, références aux objets et aux événements*, <http://www.isc.cnrs.fr/reb/reb4.htm>.

- Saussure L. de (2000), *Pragmatique temporelle des énoncés négatifs*, Thèse de doctorat N° 474, Département de linguistique, Université de Genève.
- Vendler Z. (1967), *Linguistics in philosophy*, Ithaca, Cornell University Press.
- Walter H. (2004), *Le français dans tous les sens*, Paris, Le Livre de Poche.
- Wilson D. (1975), *Presupposition and non-truth-conditional semantics*, New York, Academic Press.
- Wilson D. & Sperber D. (2004), « Relevance Theory », in Horn L. & Ward G., *The handbook of pragmatics*, Oxford, Blackwell, 607-732.